

fort claire, qui nous désaltera tant soit peu. Tout le bois que nous avions apporté fut consumé vers 8 heures du soir, et cette nuit fut si froide, que le sieur Vaillant, père, fut trouvé mort; le lendemain. Cet accident fit penser à M. Furst, Léger et moi, qu'il était à propos de retourner dans notre cabane: elle était plus petite, et par conséquent plus chaude que celle des matelots; il ne tombait plus de neige, et il n'y avait pas apparence qu'il en tombât davantage. Quelque grande que fût notre faiblesse, nous entreprîmes de jeter dehors de notre première demeure les glaces et la neige dont elle était remplie; nous y portâmes de nouvelles branches de sapin pour nous servir de lit, nous allâmes chercher du bois et fîmes grand feu au-dedans et au-dehors de la cabane pour l'échauffer de tous côtés. Après cet ouvrage, qui nous avait beaucoup fatigués, nous fûmes chercher nos compagnons: je portai les sieurs de Senneville et VAILLANT, fils, qui avaient les pieds et les mains gelés: M. LE VASSEUR, Basile et Foucault, moins incommodés que les autres, tâchèrent de se traîner sans secours. Nous les couchâmes sur les branches que nous avions préparées, et pas un d'eux n'en sortit qu'après sa mort. Le 17, Basile perdit connaissance, et mourut le 19. Foucault, qui avait une constitution robuste et de la jeunesse, souffrit une violente agonie. . . .

Je vis bien que nos autres malades ne pouvaient éviter la mort; il le sentaient eux-mêmes, et quoiqu'ils y fussent disposés, je ne me crus pas dispensés de les servir dans les derniers jours de leur vie. Je faisais matin et soir la prière auprès d'eux. Ensuite, je les confirmais dans la soumission qu'ils avaient à la volonté du ciel. . . . Ces pauvres moribonds ne me répondaient qu'en m'assurant que toute leur espérance était en Dieu. . . . Lorsque j'avais fini de leur parler des choses spirituelles, je songeais à panser leurs plaies; je n'avais que de l'urine pour les nettoyer: je les couvrais ensuite de quelques morceaux de linge que je faisais sécher; et quand il me fallait ôter ces linges, j'étais sûr d'enlever en même temps des lambeaux de chair, qui par leur corruption répandaient un air infecté aux environs même de la cabane. Au bout de douze jours, il ne resta plus à leurs jambes que les os; les pieds s'en étaient détachés, et leurs mains étaient entièrement décharnées. J'étais obligé de les panser à plusieurs reprises: l'infection qui en sortait était si grande, qu'il me fallait prendre l'air à chaque instant, pour n'être point suffoqué.

Le 1er Avril, le sieur Léger prit le chemin de l'endroit où étaient les canots sauvages, et je fus au bois vers 8 heures du matin. Je me reposais sur un arbre que j'avais abattu, lorsqu'il me sembla entendre un coup de fusil. Comme nous